

Congrès mondial 2007
de l'Union catholique internationale de la presse (UCIP)

Médias et religion: un risque ou une chance?

**L'impact des médias modernes
sur l'expérience religieuse et la conscience sociale.**

Université Bishop's, Sherbrooke, Québec
3 - 10 juin 2007

Conférence de clôture
le jeudi 7 juin 2007

Médias et religion à l'ère du zap et du clic: l'impact de la révolution numérique

Risques et chances pour une parole sur l'expérience chrétienne
dans la culture médiatique actuelle

par Bertrand Ouellet
directeur général
Communications et Société (Montréal, Québec)

Quand les organisateurs de ce congrès m'ont invité à prononcer la conférence de clôture, ils m'ont proposé de préparer "une sorte d'envoi par une réflexion générale sur la thématique principale".

Je me suis donc d'abord penché sur le libellé du thème du congrès: "*Médias et religion: un risque ou une chance? – L'impact des médias modernes sur l'expérience religieuse et la conscience sociale*".

On y remarque des mots et expressions que je qualifierais de prévisibles: *médias; religion; expérience religieuse; conscience sociale*. Ces mots font partie de notre vocabulaire habituel et il n'est pas surprenant qu'on les utilise dans un congrès international de communicateurs et de journalistes catholiques.

Mon attention a été retenue par d'autres mots: *impact; risque; chance*.

Impact. C'est un mot à double sens.
Il y a un sens positif et un sens négatif.

Positif, si on évoque une influence, une impulsion qui transforme: on parlera de l'impact d'une idée, d'une théorie, ou même d'un congrès sur un milieu, une société, une Église.

Mais un impact, c'est aussi un choc, une collision. Ce peut être destructeur et dangereux.

J'ai deviné que la thématique du congrès jouait délibérément sur les deux significations, comme le confirme le choix des mots "risque" et "chance".

Cette combinaison des images de collision, de risque et de chance m'a fait penser à la circulation sur une autoroute. Il y a souvent des virages à négocier. À haute vitesse, c'est risqué, mais c'est aussi la seule façon de continuer à avancer. Tout dépendant des conditions, on peut déraper ou manquer carrément le virage, au risque de sa vie. Mais au-delà du tournant, une nouvelle route se présente qu'on n'aurait pas atteint autrement.

J'ai donc choisi d'utiliser cette métaphore de la route pour illustrer mon propos tout au long de cette présentation.

Sur cette route, je vais vous proposer un itinéraire en trois étapes. Nous allons nous engager sur l'autoroute de la culture actuelle. C'est là qu'il faut évaluer l'impact des médias actuels, pour reprendre les mots de notre thème.

Dans un deuxième temps, je vais identifier sept virages sur cette autoroute de la culture. Sept virages provoqués par des transformations dans le monde médiatique. Sept virages à risque. Sept virages qu'il faut malgré tout négocier.

Enfin, je parlerai de chances, d'occasions à ne pas manquer, et pour rester dans l'analogie de la route, je les décrirai comme des pistes à explorer pour ouvrir de nouvelles routes. J'en identifierai cinq.

Trois étapes, donc. L'impact. Les virages. Les pistes à explorer.

I. L'impact

Je vais aborder cette question à petite échelle.

À partir d'une expérience personnelle récente.

J'ai le même âge que la télévision. Je suis né à peu près en même temps qu'elle est apparue ici au Canada. Elle fait partie de mes plus lointains souvenirs d'enfance. Je n'ai pas connu la vie sans elle.

On a dit qu'à cause de cela, ma génération était très différente de celle de mes parents.

Que nous ne voyons pas le monde de la même façon.

Que nous vivons autrement.

Que nous pensons, même, autrement.

Nous sommes, en quelque sorte, les enfants de la télévision. Elle fait partie de notre culture maternelle. Les médias de masse sont notre environnement naturel.

Vous devinerez alors ma réaction quand j'ai vu, il y a quelque temps, un rapport de la firme IBM dont le titre commençait par les mots: "La fin de la télévision..." D'un coup, je me suis senti comme le témoin d'une époque révolue.

À vrai dire, le titre complet était: "La fin de la télévision telle que nous la connaissons". (*The End of Television As We Know It*) (1)

Le rapport analyse la progression constante d'un nouveau type de téléspectateur.

Un téléspectateur plus actif que passif.

Un téléspectateur qui utilise au maximum les nouvelles technologies pour accéder aux contenus vidéos qui l'intéressent.

Un téléspectateur qui préfère les canaux spécialisés.

Un téléspectateur qui opte souvent pour le téléchargement par Internet.

Ce public, jeune et en croissance, se reconnaît de moins en moins dans la télévision traditionnelle. De fait, il est en train de lui échapper.

En réaction et en réponse, la télévision se spécialise.

L'offre se fragmente en une multitude de canaux pour essayer de rejoindre et de séduire ces auditoires devenus exigeants et sélectifs.

Cette multiplication de chaînes aux sujets parfois très pointus plonge les diffuseurs traditionnels dans une douloureuse crise d'identité et remet en question leur rôle et même leur existence.

D'où la conclusion: on entrevoit "la fin de la télévision telle que nous la connaissons".

Mais ce n'est pas seulement de la télévision qu'il est question. L'irruption des nouvelles technologies numériques est en train de bouleverser tous les médias dits traditionnels. Si on cherche un "impact", il faut commencer par là.

Ce que nous sommes en train d'observer et de vivre n'est pas un changement dû à la concurrence d'un nouveau média de masse qui chercherait sa place en tassant les autres. Il ne s'agit pas seulement de l'ajout d'Internet dans le panorama des médias. Il s'agit plutôt d'une transformation qui touche tous les médias en place et les oblige à se redéfinir et à chercher de nouveaux créneaux.

Ainsi, **la radio** subit, entre autres effets, le choc (l'impact) de la baladodiffusion (*podcasting*). Les conceptions mêmes de programmation et d'horaire de diffusion sont ébranlées. La nouvelle génération (la génération du *iPod* et du *MP3*) est en train de s'approprier ce média, en lien avec Internet, d'une toute nouvelle façon. C'est tout un impact. La radio ne sera plus la même.

Le cinéma puise de plus en plus aux possibilités offertes par les puissantes technologies numériques. Il cherche à plaire à un public familier des jeux vidéos et des "réalités virtuelles" interactives. Les salles de cinéma se subdivisent en complexes de salles plus petites. Elles se transforment en vastes centres de divertissement et offrent des produits sur mesure à leurs divers publics-cibles. L'industrie du cinéma ne sera plus la même.

Le journalisme, écrit et électronique, subit l'assaut combiné (l'impact) du multimédia, du marketing et d'Internet. Il se voit profondément remis en question par l'arrivée en force des carnets personnels (*logs*) sur le web – les *weblogs* devenus les *blogs* – et par l'omniprésence des téléphones-cellulaires-devenus-caméras dont les reportages-vidéos font le tour de la planète avant même que les émissions d'informations aient eu le temps de prendre l'antenne.

On assiste à la redéfinition ou même à la disparition des frontières entre médias:

- on achète des émissions de télévision sur disques à la librairie;
- on prend des photos avec son téléphone;
- on télécharge et on écoute des chansons sur ordinateur;
- on téléphone en passant par le câblodistributeur de télévision...

Je veux citer ici quelqu'un que plusieurs d'entre vous connaissent sans doute bien: le Père Pierre Babin, oblat français, qui il y a quelques années est venu s'adresser à l'assemblée plénière des évêques du Canada pour leur parler des transformations en cours dans le monde des médias.

“ Mes réflexions, mes convictions partent de cette thèse fondamentale de McLuhan : l'élément le plus déterminant pour changer les cultures et les civilisations ne sont pas les idéologies, les guerres ou les religions, mais une nouvelle technologie de communication. Ce sont les technologies de communication qui structurent les sociétés : quand survient une nouvelle technologie de communication, la société s'en trouve remodelée, tout comme l'Église. Hier, c'était l'imprimerie, aujourd'hui, c'est l'électronique. (...) La culture de l'électronique est sur le point d'envahir le monde entier à une vitesse jamais connue dans l'histoire. Je reprends ici les paroles de McLuhan : 'Je ne suis pas pessimiste, je suis apocalyptique !' ” (2)

Les évêques du Québec venaient de publier un document important qui allait dans la même direction:

“ Au XVI^e siècle, — écrivaient-ils — l'invention de l'imprimerie constitua une révolution. (...) Nous sommes aujourd'hui en présence d'une révolution du même ordre. Les nouvelles technologies de l'information changent de manière radicale le rapport au savoir.” (3)

Des changements de cet ordre sont donc très rares. Avant l'imprimerie, il faut probablement remonter à l'invention de l'alphabet pour en trouver un qui soit comparable.

La génération du zap et du clic — celle qui zappe les émissions de télévision et clique sur le web — a pris l'habitude de trouver dans la galaxie médiatique tout ce qu'elle veut, sur demande et sur mesure. On écoute et on regarde seulement ce qui nous convient et on zappe le reste. Certains y voient le début de la fin de la notion de culture de masse. Les médias spécialisés, fragmentés et sur mesure déplaceraient progressivement les traditionnels médias de masse.

C'était notamment, en janvier 2004, la conclusion de la revue américaine TIME dans sa traditionnelle revue de l'année dans une analyse intitulée “Has the mainstream run dry?”. Traduction libre: “Est-ce que le grand fleuve de la culture de masse est en train de s'assécher ?”

Devant le déclin marqué, en 2003, des auditoires des grands réseaux de télévision, les auteurs concluaient à “the end — or at least the extreme makeover — of the mass-media audience as we have known it” et ils posaient la question: “What does mass culture without the masses look like?” À quoi ressemblerait la culture de masse s'il n'y avait plus de masses?

“ La culture de masse était une anomalie du 20e siècle. (...) Elle s’est développée seulement parce que la technologie de communication de masse a été inventée avant la technologie permettant le choix de masse. Et son déclin va de pair avec ce monde qui est de plus en plus décentralisé, atomisé et ‘à la carte.’”

Citation originale:

“ It’s worth remembering that mass culture was a 20th century anomaly. (...) Mass culture... developed only because the technology for mass communication was invented before the technology for mass choice. (...) And its decline is in synch with a world that is increasingly decentralized, atomized and *à la carte.*” (4)

L’arrivée des nouvelles technologies numériques engendre donc une sorte d’onde de choc, une vague déferlante qui ne laisse rien inchangé. C’est dans ce nouvel univers des médias, dans cette culture médiatique en profonde mutation – au point où la notion même de culture de masse est remise en question – que se posent désormais nos questions sur la religion et les médias.

Parler d’impact des médias actuels, c’est donc d’abord et surtout parler de l’impact de la révolution actuelle dans le monde des médias.

L’impact de la révolution numérique sur les communications.

Mais aussi, l’impact de la révolution numérique sur la culture.

Et, oui, l’impact de la révolution numérique sur l’expérience religieuse qui se vit dans cette culture en cours de transformation.

La plupart d’entre vous avez probablement souvent entendu cette fameuse citation de l’encyclique *Redemptoris Missio*, de Jean-Paul II, sur la nouvelle culture engendrée par les médias.

Permettez-moi de la citer:

“ Il ne suffit donc pas d’utiliser [les médias] pour assurer la diffusion du message chrétien et de l’enseignement de l’Église, mais il faut intégrer le message dans cette ‘nouvelle culture’ créée par les moyens de communication modernes. C’est un problème complexe car, sans même parler de son contenu, cette culture vient précisément de ce qu’il existe de nouveaux modes de communiquer avec de nouveaux langages, de nouvelles techniques, de nouveaux comportements.” (5)

Dans la perspective évoquée ici par Jean-Paul II, on peut dire que l’impact de la révolution numérique dans le monde des médias se traduit par une transformation des langages et des comportements.

Et donc, toute personne qui a comme fonction, comme profession ou comme ministère de parler à la culture contemporaine doit maîtriser ces nouveaux langages et comprendre ces nouveaux comportements.

Voilà précisément où se pose la question de l’*impact*, des *risques* et des *chances* qui nous préoccupent aujourd’hui.

Pour la plupart d'entre nous, qui sommes nés avant l'ère numérique, il s'agit d'un nouvel apprentissage. Il s'agit de vivre une transformation. Nouveaux langages. Nouveaux comportements. Mais, faut-il le rappeler, pour la jeune génération, c'est différent. Ils sont, comme Obélix dans la potion magique, "tombés dedans quand ils étaient petits". Ces nouveaux langages sont leur langue maternelle.

Cette révolution numérique est évidemment un phénomène aux multiples dimensions et aux contours mouvants. C'est à peine commencé et bien malin qui sait où ça nous conduira exactement. Pour essayer de la caractériser, j'ai retenu sept éléments — ce sont les sept virages que j'ai annoncés tout à l'heure sur l'autoroute de la culture —. Je vais les décrire brièvement et pour chacun, j'arriverai à une question, une question ouverte sur les chances ou sur les risques.

II. Des virages à risque

Premier virage.

À peine engagé dans ce premier virage, je vois un pont, une passerelle qui unit les deux côtés d'un ravin que jusque-là on ne franchissait pas.

Si vous êtes journaliste, vous travaillez avec un ordinateur personnel, vous êtes branché à Internet et vous gardez vos documents en format numérique. Vous êtes très familier avec le disque optique compact, le CD.

Si vous êtes un créateur, un artiste, si vous faites de la photo, de la vidéo ou du cinéma, vous travaillez avec un ordinateur personnel, vous êtes branché à Internet et vous gardez vos documents en format numérique. Vous êtes aussi très familier avec le disque optique compact.

Si vous êtes un chercheur, un scientifique, physicien ou chimiste ou ingénieur, vous travaillez avec un ordinateur personnel, vous êtes branché à Internet, etc.

Et de même si vous êtes étudiant ou musicien ou pasteur...

Pour le travail intellectuel, scientifique ou artistique; dans les arts, les sciences, les communications... on retrouve les mêmes ordinateurs, les mêmes accès à Internet, les mêmes appareils de communication, les mêmes supports pour l'information. Tous manipulent images et sons, textes et graphiques... Là où, pendant des générations, on voyait un grand fossé — entre les arts et les sciences, entre les humanités et la technique, — le numérique, le multimédia et les communications établissent des ponts. Les instruments et l'environnement de travail des uns et des autres se ressemblent de plus en plus. On peut penser que c'est un peu comme lorsqu'on parle la même langue: il est plus facile de se comprendre.

Certains ont comparé ce contexte émergent à celui de la Renaissance, où un homme comme Léonard de Vinci pouvait être à la fois à l'aise avec les instruments et les méthodes des arts comme avec ceux des sciences.

Donc, au niveau des instruments et de l'environnement de travail, certaines frontières auxquelles nous étions habitués deviennent moins tranchées.

D'où la question: cela se transposera-t-il dans les façons de penser, dans les visions du monde? Qu'advientra-t-il de ces fossés et dichotomies avec lesquels nous sommes familiers? Verrons-nous, par exemple, de nouveaux types d'artistes ou de scientifiques, plus polyvalents, des Léonard de Vinci version troisième millénaire? Et quel impact cela aura-t-il sur les modes d'expression, sur l'imaginaire et sur un sujet qui nous préoccupe particulièrement, sur la façon de parler de l'expérience religieuse?

Deuxième virage.

Les technologies numériques ont généralisé la notion d'interactivité dans nos rapports avec l'information.

Il s'agit là d'une révolution dont nous ne mesurons pas encore l'impact à long terme. Depuis toujours, nous avons accès à l'information par des documents qui ne pouvaient pas être modifiés, qu'ils aient été gravés dans la pierre, imprimés ou fixés sur pellicule. Les erreurs, les coquilles étaient définitives. Pour retoucher un document, il fallait attendre une réédition. Dans ce contexte, il y a une sorte de rapport d'autorité avec tout ce qui est imprimé ou gravé. On sait ce que signifie, dans une culture traditionnelle, la référence aux Écritures, qu'il s'agisse de lois ou de textes religieux. Pour reprendre une répartie célèbre, "ce qui était écrit était écrit".

Au contraire, à l'ère numérique, avec les sites Web personnels, les *blogues* et toutes les possibilités de l'édition multimédia, ce qui est écrit n'est jamais définitif et peut toujours être retouché, corrigé, effacé ou remplacé, et ce par un simple clic. Le côté positif est que l'apport des lecteurs est valorisé et attendu; mais l'envers de la médaille, c'est qu'on se permet de "publier" en ligne des informations partielles, incomplètes ou non vérifiées en se disant que quelqu'un pourra toujours corriger. L'exemple de l'encyclopédie interactive Wikipédia, sur Internet, en est une illustration bien connue: tout utilisateur peut amender, ajouter ou soustraire de l'information, ce qui nous oblige à poser d'une nouvelle façon la question de la valeur des sources et de l'éthique...

Question: Qu'en sera-t-il demain? Quel impact l'interactivité aura-t-elle, à long terme, sur notre rapport à l'information et sur notre conception de ce qui est fiable et vrai. Et, puisque qu'on parle de vérité, comment des personnes ayant grandi dans cet environnement interactif aborderont-elles et recevront-elles le discours religieux?

Troisième virage.

Le concept de "réalité virtuelle" est un des plus étonnants qui soient apparus avec l'ère numérique.

Mon dictionnaire définit encore "virtuel" comme le contraire de "réel". Mettre les deux mots ensemble, comme dans "réalité virtuelle", c'est un peu comme parler de lumière obscure ou de bruit silencieux.

Pourtant, les univers virtuels existant seulement sous forme de "0" et de "1" dans des circuits électroniques sont devenus bien réels pour beaucoup. À preuve, le développement fulgurant de l'industrie des jeux de simulation sur ordinateur et du phénomène du réseau "Second Life". Dans ces mondes virtuels qui sont pourtant réels pour bien des gens, tout est possible. La fantaisie, la science-fiction, les phantasmes semblent se concrétiser. Le merveilleux et la magie entrent dans l'ordre de l'expérience.

Cela ouvre, bien sûr, des voies fascinantes pour les loisirs et la récréation, de même que pour l'éducation, la formation et même la thérapie. On peut, par exemple, simuler des situations dangereuses ou effrayantes et apprendre à y faire face sans se mettre vraiment en danger.

On remarque que la religion — l'imagerie, les concepts et le langage religieux — fait partie de nombreux jeux de simulation, comme on l'a vu aussi dans le monde de la science-fiction depuis une trentaine d'années. Dans ces mondes inventés qui paraissent réels, les prodiges et les miracles sont possibles et font pour ainsi dire partie de la vie courante, des règles du jeu.

Il y a fort à parier que bien des jeunes connaîtront ces versions virtuelles de la religion bien avant d'avoir entendu ou lu l'Évangile.

Question: quel en sera l'impact sur leur perception du discours religieux "réel"? Comment interpréteront-ils, avec les repères de leur culture numérique, le langage de l'expérience religieuse? Et quelle influence cela aura-t-il sur leur propre expérience spirituelle?

Quatrième virage.

Nous pensons de plus en plus comme des souris.

Je parle, bien sûr, de ces souris qui font "clic" et qui depuis une vingtaine d'années sont accrochées à nos ordinateurs.

Quand nous sommes au travail, — que nous écrivons, dessinons ou calculons — nous avons toujours la souris en main. Pour accéder à des informations, nous cliquons. Et nous préparons nos informations pour qu'elles soient "cliquables".

Le "clic" nous a habitués à relier et à organiser les informations par des "liens", des "hyperliens". Vous le savez, sur Internet, quand un mot est souligné, c'est généralement parce qu'en cliquant dessus, vous aurez accès à une autre page, à plus d'informations, à des documents complémentaires. De "clic" en "clic" on peut rapidement se retrouver très loin du sujet initial et parcourir parfois de longs périples, dans un dédale de documents et de pages interreliés.

La logique qui préside à ce genre de quête d'information est celle de l'association des idées. Une idée en appelle une autre et, de fil en aiguille, j'approfondis une question sans cependant avoir une idée claire d'un début et d'une fin. On est très loin de l'organisation systématique d'une table des matières ou du plan d'une dissertation.

Ce genre d'approche et d'organisation des contenus — par association d'idées et par mots-clés — est en train d'engendrer une nouvelle façon d'écrire, une nouvelle façon de présenter un sujet: le plan systématique et séquentiel est remplacé par la juxtaposition de capsules thématiques, brèves. Les revues et les journaux multiplient les textes courts et les encadrés.

La suite est facile à imaginer: à force de recourir à ce modèle, on en viendra spontanément à penser et à s'exprimer ainsi. Il sera intéressant de comparer les médias écrits dans dix ou vingt ans avec ceux que nous avons connus dans le passé. Déjà, l'allure de la une de grands quotidiens, chez nous, se transforme en imitation de portails Internet.

D'où la question: si on lit, si on pense et si on s'exprime de plus en plus souvent par association d'idées plutôt que par une logique systématique, quel impact cela aura-t-il sur la culture, sur le processus créatif, sur la logique sous-jacente à nos discours et à nos échanges? Et quel impact cela aura-t-il sur le langage de l'expérience religieuse? Et surtout sur les attentes des gens par rapport à notre langage religieux?

Cinquième virage.

Quand nous écrivons, nous agissons de plus en plus comme des sculpteurs.

Comme nombre d'entre vous, j'ai appris à composer et à rédiger bien avant l'apparition des technologies numériques. À l'époque, un ordinateur, c'était un très gros appareil installé profondément dans les entrailles de l'Université et que seuls des initiés pouvaient approcher. Il n'y avait aucun rapport entre cette technologie de l'informatique et le domaine de l'écriture.

Sans outils informatiques, préparer un texte, un article ou une dissertation devait se faire assez systématiquement: après la phase de recherche et de réflexion, on préparait un plan, puis on rédigeait un brouillon, un premier jet. Tout naturellement, on commençait par le début.

Comme vous le savez d'expérience, les logiciels disponibles aujourd'hui nous permettent d'être beaucoup plus libres dans le processus de création. Tout au long de la phase de recherche et de réflexion, je peux déjà formuler quelques phrases, composer des paragraphes, esquisser une section en sachant qu'il me sera très facile d'organiser et d'assembler le tout. Je sais aussi que je pourrai retoucher, ajuster, couper, insérer et peaufiner de mille façons le texte tant que je ne serai pas satisfait. Le travail devient plus intuitif et plus proche de la création artistique: j'ai parfois l'impression d'être comme un sculpteur devant le bloc de marbre dont il fait ressortir, petit à petit, la forme qu'il a déjà vue en esprit. C'est beaucoup plus facile, à l'ère numérique, d'avoir un rapport similaire avec un texte. Il y a une sorte d'aller-retour incessant entre l'oeuvre et l'auteur qui permet une sorte d'ajustement progressif de l'un à l'autre. Et il devient très simple d'intégrer les intuitions ou les inspirations qui peuvent survenir à tout moment du processus: il n'est jamais trop tard.

J'ai pris l'exemple de la rédaction d'un texte, mais on pourrait faire une constatation semblable partout où on utilise des logiciels pour faire oeuvre de création.

Si j'avais aujourd'hui 20 ans, je n'aurais rien connu d'autre. J'aurais intégré cette flexibilité et cette liberté dans la création dès ma formation. Je ne verrais pas ces technologies comme des améliorations, mais comme les outils normaux de la créativité.

D'où la question: quelles sortes de penseurs, d'auteurs, quelles sortes d'artistes émergeront de ce nouveau contexte? Et quel impact cela aura-t-il sur l'expression de la spiritualité? Sur la création de nouveaux modes d'expression religieuse?

Sixième virage.

Le rapport à la mémoire est en train de se modifier.

Je commence avec une expérience personnelle. Très jeune, je me suis intéressé à tout ce qui touchait l'astronomie et l'exploration spatiale. À l'âge de quinze ans, je me suis abonné à une revue spécialisée que je reçois toujours, chaque mois (6). J'en ai conservé tous les numéros. Cette collection me permet, si je le désire, de retrouver exactement où on en était, dans les connaissances et la recherche, à tel ou tel moment des quarantes dernières années. Je peux, par exemple, sortir les numéros où il était question des expéditions sur la lune ou des premières sondes sur Mars. Je peux voir l'impact considérable qu'a eu le télescope spatial Hubble sur la recherche et les connaissances. La série de revues est comme une trace concrète, permanente et toujours visibles des quatre dernières décennies dans ce domaine.

Si j'avais quinze ans aujourd'hui, il est sûr que mon premier réflexe ne serait pas de m'abonner au format imprimé de la revue, mais de consulter régulièrement, tous les jours, le site Internet correspondant (7). Je n'aurais pas à attendre un mois entre chaque parution et plusieurs mois entre un événement et le moment où il en est question dans la revue. Il est loin le temps où on attendait des semaines ou des mois avant que les photos prises par une sonde spatiale finissent par arriver dans les pages d'un magazine. Aujourd'hui, on les voit à mesure qu'elles arrivent de l'espace, sur Internet.

Mais il y a un prix à payer pour tout ça. Oui, j'ai accès en permanence à une page d'accueil continuellement mise à jour. Oui, j'ai accès presque instantanément aux plus récentes images, aux plus récentes découvertes. Mais je ne peux revenir en arrière. Je ne peux revoir le site tel qu'il était il y a quelques heures, ou hier, ou le mois passé, ou l'année dernière. Alors que, dans ma collection de revues, je peux revoir toutes les pages couvertures depuis 1969, alors que je peux retrouver chaque numéro tel qu'il était, alors que je peux rafraîchir ma mémoire en revenant aux sources imprimées, le site Internet, lui, est toujours au présent. Il y a, bien sûr, des archives électroniques, mais nulle part je ne peux retrouver, par exemple, la page d'accueil telle qu'elle était il y a peu de temps. Le site est toujours au présent.

J'ai pris l'exemple d'une revue spécialisée, mais c'est vrai pour toutes les sources sur Internet. Bien sûr, cela ne fait pas disparaître les imprimés et les archives concrètes. Mais ce qu'il faut considérer ce sont les tendances à long terme et les habitudes des usagers, surtout de ceux qui n'ont pas connu autre chose.

Nous sommes passés d'une ère où dominaient les médias imprimés, avec toutes leurs lenteurs et leurs contraintes mais qui s'accumulaient en archives et jouaient le rôle essentiel de mémoire, à une ère où les sources dominantes sont rapidement accessibles et continuellement mises à jour mais peuvent perdre facilement la trace du passé.

D'où la question: si l'ère numérique est celle de l'information instantanée et au présent, comment cela affectera-t-il notre rapport à la mémoire, au passé ? Ici encore, la question se pose de façon toute particulière en pensant aux jeunes qui n'ont pas connu autre chose. Et quel impact cela aura-t-il dans des domaines où la mémoire du passé est fondamentale, comme dans les traditions religieuses? Comment cela colorera-t-il l'expérience religieuse actuelle?

Septième virage.

Un nouveau pouvoir est apparu: celui de "zapper".

Je prends l'exemple suivant dans le domaine de la télévision, et du point de vue de l'utilisateur, le téléspectateur. Parmi tous les changements apportés par les technologies numériques dans ce domaine, j'en retiens ici deux: l'augmentation considérable du nombre de canaux de télévision offerts aux abonnés et le développement de la télécommande.

La dynamique de la relation entre l'émetteur et le récepteur est transformée. Le pouvoir de décision a changé de mains. Le téléspectateur peut "zapper", changer d'émission, de canal aussi souvent qu'il le veut, quand il le veut, selon ses intérêts, ses goûts, ses disponibilités, son horaire ou ses humeurs du moment.

Dans une perspective de divertissement et de loisirs, c'est merveilleux. Mais qu'en est-il du point de vue de l'information, des affaires publiques et de la vie en société?

À l'ère du zap, la seule parole qui est entendue est celle que l'on veut bien entendre.

Si quelqu'un me déplaît — un politicien, par exemple, ou un journaliste ou un théologien — je peux instantanément aller voir ailleurs. Je zappe. Si un sujet m'ennuie, je zappe. Si une opinion m'exaspère, je zappe. Etc.

Si tous les citoyens adoptent la même attitude, le danger est grand de voir chacun s'enfermer dans une sorte de bulle idéologique sur mesure: chacun n'écouterà et ne verra que les émissions qui conviennent à ses goûts, à ses opinions et à ses humeurs.

À la limite, on ne s'expose plus qu'à ses propres idées et à ceux qui les partagent. Alors que le droit à l'information et la liberté de la presse devraient conduire à une population *plus* informée et *mieux* informée, le pouvoir de zapper risque peut-être d'inverser le processus et de permettre à chacun de naviguer dans un univers où tout le monde pense comme lui et où rien ne le dérange ou le remet en question.

D'où la question: qu'est-ce que tout cela signifie pour la vie en société et le processus démocratique ? Quelles conséquences cela pourra-t-il avoir sur la notion d'opinion publique? Quel impact cela aura-t-il sur les débats sociaux, impliquant notamment les différences culturelles et religieuses? Comment cela peut-il influencer la conscience sociale?

On pourrait sans doute trouver d'autres caractéristiques, décrire d'autres virages et compléter le tableau. Mais je crois que le portrait que je viens de tracer suffit pour illustrer l'envergure des transformations en cours. "De nouveaux langages, de nouveaux comportements" disait Jean-Paul II. Nous en voyons les illustrations concrètes.

III. Des pistes à explorer

L'une des questions posées par le thème de ce congrès met l'accent sur l'expérience religieuse. *L'impact des médias modernes sur l'expérience religieuse*, dit le thème. Dans le contexte que je viens de décrire, la question devient: comment se vivra, comment se dira l'expérience religieuse à l'ère numérique.

La réponse viendra, bien sûr, de l'expérience. La génération du zap et du clic saura bien, comme toutes les générations, vivre et dire son expérience de vie et son expérience de foi. Le défi, pour nous, croyants, chrétiens, catholiques — qui sommes communicateurs, journalistes, éducateurs ou pasteurs, — notre défi est le défi de la parole: comment dire l'expérience de foi qui est la nôtre pour qu'elle soit comprise et féconde pour la génération qui nous suit.

"Un risque ou une chance ?" Je crois qu'il faut maintenant répondre: une chance.

Il y a, je crois, dans la nouvelle culture médiatique de l'ère numérique des pierres d'attente ou des points d'ancrage pour l'expérience religieuse chrétienne. Je ne parle pas ici de nouveautés créées de toutes pièces, mais de dimensions ou d'aspects de la tradition et de l'héritage chrétiens qui prennent une valeur renouvelée dans le nouveau contexte.

Je vais suggérer cinq pistes à explorer dans cette perspective. (Vous voyez que nous avons maintenant quitté l'autoroute et ses virages: nous devons ouvrir de nouvelles voies, explorer des pistes.)

Voici donc cinq pistes à explorer pour dire et proposer l'expérience religieuse chrétienne, en Église, dans la culture médiatique qui prend forme à l'ère numérique.

Première piste.

J'en ai parlé au début de cette conférence: l'un des signes des changements en cours est la fragmentation, la segmentation.

Les nouveaux médias qui apparaissent ne sont plus des médias de masse, mais des médias spécialisés. Ils s'adressent à des publics précis, bien délimités. Éventuellement, l'auditoire ne sera plus une "masse" à laquelle on s'adresse collectivement mais des individus: des individus qui sélectionnent leurs programmes, qui aménagent leur propre grille horaire, qui regardent et consultent ce qui correspond à leurs intérêts, à leurs valeurs et à leurs options, quand ils le veulent, où ils le veulent.

C'est l'ère des réponses personnalisées et des services sur mesure.

Pour faire un jeu de mots, je dirai qu'aux médias de masse succèdent une masse de médias (ou, comme on dit familièrement, des médias en masse).

Les gens baignant dans cet environnement de segmentation des publics et des marchés ne se satisfont plus de propositions générales ou de modes uniques offerts à tous. Partout ailleurs dans leur vie, ils s'attendent à des réponses adaptées spécifiquement à leurs besoins et à leurs attentes.

Il en est de même dans le domaine religieux.

Voici donc une première chance à saisir.

La communication chrétienne — la parole sur l'expérience religieuse chrétienne — doit dans ce nouveau contexte prendre plusieurs visages. L'heure est aux approches spirituelles multiples, à une expérience d'Église présentée comme une symphonie d'expériences.

Or, sur ce plan, la tradition chrétienne bimillénaire est très riche. Les exemples de familles spirituelles chrétiennes, grandes et petites, sont nombreux et variés. L'histoire de l'Église regorge de témoins, de mouvements et de communautés de toutes sortes, reflétant la multiplicité des personnes et des charismes. Cet héritage chrétien multiforme est aujourd'hui un avantage et un atout précieux. Il faut y puiser et le mettre en valeur. Ce sera une richesse inestimable à l'ère des médias fragmentés et spécialisés.

Le phénomène actuel de la multiplication de nouveaux mouvements et familles spirituelles est en ce sens un signe des temps: cette nouvelle diversité survient justement dans un contexte culturel qui appelle de plus en plus une diversité de propositions d'expériences. On peut y voir l'oeuvre de l'Esprit.

Une chance, une opportunité à saisir, donc, mais bien sûr, il y a des risques.

Certains craindront l'individualisme et l'éclatement. Ce sont des dangers réels. Mais multiplicité des voix ne veut pas dire cacophonie. L'expérience religieuse chrétienne doit prendre l'allure d'une majestueuse symphonie où toutes les notes, tous les instruments ont leur place. La génération de l'ère numérique l'exige.

C'est évidemment une voie exigeante. C'est un autre risque. Car ça suppose que ceux et celles qui portent et font la communication chrétienne connaissent leur héritage dans toute sa richesse s'ils veulent être en mesure d'y puiser. C'est une exigence de compétence, de formation permanente, d'approfondissement continu pour être capable d'offrir une parole pertinente et adaptée, répondant aux attentes pointues des publics actuels.

À un univers culturel segmenté et fragmenté doit correspondre une réponse polyphonique.

Deuxième piste à explorer

L'une des images emblématiques de l'ère des mass médias est la tour de transmission. Plantée sur une colline, voire une montagne, elle peut émettre son signal pour une vaste région. Ultimement, elle aura 40 000 kilomètres de haut et s'appellera "satellite géostationnaire".

Le modèle de communication sous-jacent est celui du message qui vient de haut et est destiné au grand nombre. L'image implicite est celle de la pyramide: tout vient du sommet, vers la base. C'est une image qui associe au message une notion de pouvoir, d'autorité "haut placée". C'est un modèle qui convient bien aux grandes structures qu'elles soient politiques, commerciales ou religieuses.

Bien sûr, il ne faut pas minimiser ou déprécier la valeur de ce modèle du message transmis depuis un sommet. Il n'est pas sans correspondance dans les représentations de la mission chrétienne. Il continue d'être source d'inspiration et de motivation pour l'annonce de l'Évangile: du discours sur la montagne à l'envoi à toutes les nations, l'image du héraut porteur d'une bonne nouvelle reste une référence.

Cependant, à l'ère numérique, une autre image tend à prendre de plus en plus de place: celle de la toile, du réseau. Elle est puissamment portée par le développement d'Internet et du Web.

Or, quand on pense à Internet, on ne pense pas à un centre ou à un sommet. On pense à des points interreliés, à des "sites". La toile est faite de liens entre une multitude de points qui peuvent tous être émetteurs et récepteurs. On pense non à un message qui vient d'une source, mais à une multitude d'échanges et de contacts interactifs. On ne se demande pas où est le centre ou le sommet d'Internet. On s'insère dans un réseau.

Et ce réseau est planétaire. Si l'ère des mass médias a donné naissance à l'image du "village global", l'ère numérique engendre celle du "réseau global".

Voici une deuxième chance à saisir.

Je crois qu'il y a là une occasion pour vivre et présenter d'une nouvelle façon une dimension fondamentale de l'expérience religieuse chrétienne: la dimension ecclésiale.

Car l'Église est née sous la forme d'un réseau. Un réseau de petites communautés dispersées sur le pourtour de la Méditerranée. Un réseau uni par des apôtres itinérants et un échange de correspondance rendu possible par les voies de communication de l'empire romain. Le Nouveau Testament reflète, notamment dans les épîtres apostoliques, la riche diversité de ce réseau de communautés.

L'imaginaire classique nourri par la culture des mass médias favorise la compréhension des organisations en termes de hiérarchie et de pyramide. La présentation de l'Église n'y échappe pas. À mon avis, à l'ère de la toile, c'est un autre visage de l'Église qu'il faut mettre en valeur: celui d'un vaste réseau où d'innombrables Églises locales incarnent en tous lieux l'unique Église. Un réseau riche d'une incroyable diversité culturelle. Un réseau qui permet de mettre en évidence le rôle de rassemblement dans l'unité joué, au niveau local, par le ministère épiscopal et au niveau universel, par celui du successeur de Pierre.

Vivre et présenter l'Église comme réseau. Passer de la pyramide à la toile. Voilà une notion qui "clique" dans la culture actuelle. Voilà une chance à saisir. L'expérience chrétienne comme insertion dans un vaste tissu d'échanges, d'interactions, de partage et de communion.

Troisième piste à explorer

J'ai parlé tout à l'heure des souris qui font clic et des télécommandes qui zappent. J'aime dire que nous sommes à l'ère du zap et du clic.

Combinées avec les vastes sources d'information et de programmes disponibles sur les réseaux de câblodistribution et sur Internet, ces technologies nous ont habitués à avoir presque instantanément accès à l'information que nous cherchons. On zappe, on clique et voilà!

La valeur d'une information se mesure à sa pertinence ici, maintenant, pour moi. Chacun l'apprécie à l'aune de ses besoins et intérêts présents. Des fournisseurs d'information, nous attendons qu'ils mettent tout en ligne, tout à notre disponibilité pour le moment ou la situation où nous en aurons besoin. Nous n'en voulons pas avant!... mais juste au bon moment. Et sur demande. Et vite. Zap! Clic! Nous voulons obtenir réponse à tout, sur le champ mais seulement quand nous le voudrons.

L'intérêt pour la spiritualité et pour l'expérience religieuse se manifeste de la même façon. Le temps n'est pas aux maîtres et aux autorités qui se présentent avec un message qu'il faut écouter. On ne veut pas des offres qui anticipent les demandes, des réponses qui précèdent les questions.

C'est à la fois une chance à saisir et une grande exigence pour toute personne impliquée dans la communication chrétienne. Une chance, parce que l'ère du zap et du clic est une ère de recherche. Une recherche parfois intense, insistante, pointue. Une recherche qui ne suit pas les chemins établis, qui ne commence pas nécessairement par le commencement. C'est une exigence, parce qu'il faut attendre que surgissent les questions, sans savoir quand elles viendront ni sur quoi.

Le modèle d'expérience religieuse qui convient à ce contexte est celui du cheminement et de l'accompagnement. De l'expérience intense qui fait jaillir les questions. C'est alors, et alors seulement, qu'il faut y répondre, pas avant. Et il faut y répondre vite, sur le champ, avec toute la compétence possible.

Pour la parole chrétienne, il s'agit aussi d'un modèle qui remonte à ses origines. Il évoque des figures bibliques comme celles des deux disciples d'Emmaüs (dans l'évangile de Luc, chap. 24) ou du fonctionnaire éthiopien sur son char (dans le livre des Actes des Apôtres, chap. 8): des gens qui s'interrogent, cherchent, demandent l'aide d'un passant, l'écoutent et finalement font le saut de la foi. Le rôle de personne-ressource est à la fois essentiel et difficile. Essentiel, parce qu'il permet d'avancer de questions en questions, et difficile, parce qu'il ne faut jamais les précéder.

L'ère du zap et du clic est, je crois, une ère propice à l'éveil spirituel, à l'écoute et à l'accompagnement.

Quatrième piste à explorer.

Depuis le début, j'ai parlé plusieurs fois "d'expérience religieuse", une expression reprise directement du thème de ce congrès.

Or, la notion d'expérience est particulièrement adaptée au nouveau monde de la communication interactive, du multimédia et de la réalité virtuelle. Ce que nous appelons un document peut maintenant contenir du texte, du son, des images, des séquences vidéo voire des images en direct provenant d'une webcam placée n'importe où dans le monde. Notre relation à un document n'est plus seulement de l'ordre de la lecture, de l'écoute ou du visionnement: elle inclut notre participation et peut aller jusqu'à l'immersion quand les frontières entre le réel et le virtuel sont franchies et que l'information devient interaction et simulation.

C'est un pas de plus — un grand pas — dans une direction déjà empruntée par les médias de masse: le cinéma et la télévision, en particulier, sont devenus des médias où l'émotion et l'implication des spectateurs jouent un rôle primordial. Avec les technologies numériques, cette priorité de l'expérience s'impose partout. Le non-verbal devient très important.

C'est un contexte où le langage poétique et symbolique prend une importance nouvelle.

C'est un terrain tout désigné pour le langage de l'expérience religieuse, celui des rites et des symboles.

Je suis convaincu que l'expression rituelle et symbolique, telle qu'elle devrait se manifester en particulier dans l'expérience liturgique, a le potentiel pour trouver beaucoup de résonances et d'empathie dans une culture familière avec le multimédia et l'imaginaire des réalités virtuelles. Il y a là des images et des modes d'expression qui vont plonger dans une sorte de substrat culturel qui va au-delà des mots et des discours: *"la lumière et les ténèbres, le feu et l'encens, l'eau et les libations, la musique et le silence, le pain et le vin, les onctions et les aspersion, les icônes et les vitraux, les litanies et la psalmodie, les impositions des mains et les bénédictions... Le geste rituel et symbolique est peut-être plus adapté qu'on ne le croit à la culture du multimédia. Et il est possible que la nouvelle génération le comprenne mieux que la précédente."* (8) Ce qui était un blocage pour une génération peut devenir un atout pour la suivante.

Il y a là une chance à saisir. Miser sur un héritage très riche qui peut créer des ponts avec cette nouvelle culture qui décloisonne les langages et les modes d'expression et valorise le subjectif et l'expérience.

Et enfin, une cinquième piste à explorer.

Un des virages que j'ai décrits portait sur l'interactivité. C'est une réalité devenue incontournable dans notre relation à l'information.

Or, dans l'expérience chrétienne, il y a une réalité fondamentale qui de prime abord est tout sauf interactive. La Tradition. N'y a-t-il pas là une somme d'enseignements et de lois qui, venant du passé, apparaissent comme figés une fois pour toutes? La Tradition n'est-elle pas l'antithèse même de l'interactivité? N'est-ce pas là un obstacle majeur dans la culture numérique?

Sur cette question, je voudrais signaler une réflexion extrêmement éclairante tirée d'un document publié il y a quelques années par l'épiscopat et que j'ai déjà mentionné, intitulé *Annoncer l'Évangile dans la culture actuelle au Québec*.

"La tradition n'est pas simplement un réservoir d'énoncés ciselés, prêts à fournir des réponses à toutes nos questions présentes et à venir. La tradition est destinée avant tout à devenir une position d'altérité qui confronte l'expérience croyante et l'intelligence de la foi. La tradition remet en question et interroge les énoncés et les résultats d'une recherche croyante conduite par un individu. En somme, elle permet d'échapper à la subjectivité et de relativiser les prises de position personnelles. Elle rend catholique l'expérience chrétienne d'un individu en l'ouvrant à plus grand qu'elle-même. C'est dans ce dialogue avec la tradition qu'est authentifiée, ou non, l'expérience religieuse du croyant." (9)

"C'est dans ce dialogue avec la tradition qu'est authentifiée, ou non, l'expérience religieuse du croyant." Je trouve fort intéressante cette relecture de la Tradition en termes d'interaction: une interaction qui permet de crever la bulle de subjectivité dans laquelle, à l'ère du zap et du clic plus que jamais, il est possible de s'enfermer. Je crois qu'il y a là une voie de compréhension de l'expérience chrétienne de la tradition qui peut s'insérer à merveille dans la nouvelle culture. Ça demanderait à être approfondi et développé. J'en fais donc ma cinquième "piste à explorer".

Voilà.

Je vous laisse donc avec sept virages à négocier et cinq pistes à explorer.

Puissiez-vous y trouver matière à réflexion, entre un zap et un clic.

Merci.

Bertrand Ouellet
7 juin 2007

Notes

- (1) IBM Business Consulting Service / IBM Institute for Business Value.
The End of Television As We Know It - A Future Industry Perspective, 2006.
Disponible sur Internet, en format pdf, à l'adresse:
www-03.ibm.com/industries/telecom/doc/content/bin/GE510_624801f.pdf
- (2) Allocution du P. Pierre Babin, o.m.i., à l'Assemblée plénière des évêques catholiques du Canada, le 18 octobre 1999. On peut en lire le texte intégral sur le site Internet de Communications et Société (www.officecom.qc.ca), section "Documentation", sous-section "Foi chrétienne, culture et communications".
- (3) Assemblée des évêques du Québec, *Annoncer l'Évangile dans la culture actuelle au Québec*, Montréal, Fides, 1999, p.16. Note: *La présente conférence au congrès 2007 de l'UCIP s'inscrit dans la suite d'une série d'interventions que j'ai faites depuis six ou sept ans sur le sujet. Ma réflexion initiale avait beaucoup profité du premier chapitre de ce document des évêques du Québec ("La Parole annoncée en un lieu et dans une culture: quelques éléments de contexte", pp. 15-51).*
- (4) James Poniewozik, "The Year in Culture: Has the Mainstream Run Dry?", *Time - Canadian Edition*- January 5, 2004, pp. 126-133.
- (5) Jean-Paul II, *Redemptoris Missio* (1990), par. 37
- (6) La revue *Sky and Telescope* (Sky Publishing Corporation, Cambridge, USA)
- (7) www.skyandtelescope.com
- (8) D'une allocution du Cardinal Jean-Claude Turcotte, archevêque de Montréal, à la réunion plénière 2003 du Conseil pontifical pour les Communications sociales. Voir le site Internet de Communications et Société (www.officecom.qc.ca), section "Documentation", sous-section "Foi chrétienne, culture et communications".
- (9) Assemblée des évêques du Québec, *Annoncer l'évangile dans la culture actuelle au Québec*, Montréal, Fides, 1999, p.71.